

MA 1771

*Nouvelle*

LETTRE OUVERTE  
aux Écrivains de Belgique

Equinoxe de printemps, 1953.<sup>(\*)</sup>

Mes chers Confrères,

Je me suis permis, il n'y a guère, de vous écrire ouvertement, si j'ose m'exprimer ainsi. Eu égard à notre climat physique et moral les réactions furent particulièrement nombreuses. Je reçus onze réponses, dont l'une illustrée d'un rhinocéros. (Cette délicate allusion à une espèce en voie d'extinction me toucha fort...). Comme je me suis adressé à quelque trois cents d'entre vous, j'ai, pour donner un nom à votre silence, le choix entre l'indifférence et le mépris. On voit bien que nous sommes en famille.

Les onze réponses émanent, cela va de soi, d'exaltés ou de naïfs qui réclament des réformes, brocardent les plus brillants d'entre nous — j'entends vus par le prisme irisé du lustre titulaire et de la ferblanterie honorifique — et vont jusqu'à plaisanter l'Association des Écrivains Belges, organisatrice des fêtes qui provoquèrent ma première missive ; à les en croire, ses samedis

---

<sup>(\*)</sup> J'ai oublié, et je m'en excuse, de dater ma première lettre. Elle remonte au solstice d'hiver 1952.

littéraires seraient en réalité des exercices de grammaire destinés à conjuguer le verbe habilement réfléchi : Je t'encense, tu m'encenses, nous nous encensons, etc. Ces propos — j'en suis navré ! — frisent la malveillance. Pas de fausse modestie ! Si quelques décidés n'avaient pas pris résolument l'encensoir en main — à charge de réciprocité — qui donc aurait songé à se servir de cet instrument à de telles fins laudatives ?

D'aucuns m'ont demandé : "Que proposez-vous?". Ils ne m'ont donc pas lu ? Je ne propose rien. Jadis j'ai soumis à l'A.E.B. tout un programme de mesures inévitables, selon moi, à favoriser nos lettres. Les dirigeants de l'A.E.B. l'accueillirent avec faveur. Il ressemblait comme un frère, me disaient-ils, à un programme qu'ils avaient élaboré eux-mêmes et dont la réalisation promettait des merveilles. Très ému de cette rencontre fortuite avec ces grands esprits je me tins coi, dans l'attente respectueuse du miracle. J'attends toujours. Fort heureusement ! Ce fut, en effet, une extravagance de ma jeunesse et j'admire, à présent, l'inertie apparente de l'A.E.B. Ce fut pure sagesse.

Je m'explique. L'emploi du mot "belge" s'avère redoutable dans certains secteurs. (Il s'en faut que nous ayons partout la réputation de nos coureurs cyclistes !). S'il est facile, par exemple, d'y aller d'un anglicisme pour préconiser "achetez belge", personne n'oserait lancer "écrivez belge". Pour nombre d'entre nous, la recommandation est superflue, et pourtant chacun s'en défend. Tel, comme un coupable, se terre, la honte au front, dans quelque clapier extralittéraire. Vous dirai-je, en passant, que l'emploi d'un belgicisme ne me semble pas plus dramatique que celui d'une tournure patoisante ? Mais il faut compter avec les pions — fort nombreux chez nous — qui pourchassent les "fautes" avec un zèle d'autant plus âpre que leur sécheresse naturelle ne leur réserve pas d'autre joie. Hélas, écrire sans fautes ne veut pas dire : savoir écrire. Souvenons-nous de cet homme de lettres qui rédigea le manuel du parfait écrivain et qui était lui-même un pied-plat en la matière.



Mais il s'agit moins, pour nous, ô mes confrères en littérature, "d'écrire belge" que d'être belges. On est belge, je n'ai pas besoin de vous le dire, comme on est lapon ou cafre. Comment peut-on être Persan ? s'étonnait tel héros de Montesquieu. Ce sont les décrets de la Providence, diront ceux d'entre vous qui croyez que le bon Dieu décide de la vertu fécondante de nos spermatozoïdes. J'avoue pour ma part que je n'en sais rien, mais qui niera la valeur des frontières ? Il suffit de se donner la peine de naître, comme on dit vulgairement, pour être un citoyen nanti d'un certain nombre de droits, dont celui d'être protégé. On sait que, dans ce domaine, la sollicitude de l'État est diverse, variée, abondante et contradictoire. Elle me fait penser au sabre de M. Prud'homme qui lui servait à défendre les institutions "et au besoin à les combattre".

L'État protège les lettres belges, mais comme il n'a ni goût ni jugement, il honore de préférence les travailleurs de la plume, qui suent l'ennui comme l'homme respire, mais qui puisent dans leur qualité de Belges, la fierté d'être les dignes représentants d'une littérature de parents pauvres, vouée aux jeux floraux et aux académies de province. Ils sont, pour tout dire, plus Belges qu'écrivains.

Ces exercices, pour légers qu'ils paraissent, ne sont point vains. S'ils prouvent par l'évidence que la littérature belge existe, ils démontrent avec force qu'elle est généralement illisible. L'éditeur, dûment dédommagé, se désintéresse d'une marchandise qui ne lui coûte rien et le libraire partage la méprisante indifférence de sa clientèle pour ces jeux d'amateurs. La presse, soucieuse de ne pas troubler ce croquemitaine nommé le Lecteur, y va d'un petit compliment dans le genre de ces fleurs de papier qu'on décerne dans les baraques foraines. Et tout le monde est satisfait. Dans les grandes occasions, le Ministre proclamera fièrement que nous ne sommes pas un peuple de Bédiens et l'aimable élite, toujours assidue à quelque réception académique, applaudira de confiance l'auteur qu'elle n'a pas lu et qu'elle ne lira pas.



Aujourd'hui je comprends l'A.E.B. Elle est un groupement démocratique dans un pays démocrate. Elle a le culte du nombre, ce principe de force inventé par les faibles. Elle n'a que faire de la qualité. Comme les Espagnols qui, de peur de laisser échapper un hérétique, massacraient allègrement tout le monde, elle se dit : "Dieu reconnaîtra les siens".

Alors, me direz-vous, pourquoi cette nouvelle lettre ?

Par hygiène, tout simplement. Pour me donner un peu d'air et aussi pour faire signe, ne fût-ce que par clins d'œil, à ceux qui comme moi se sentent plutôt à l'étroit dans notre Bois Sacré qui ressemble un peu trop à un potager.

Sur ce, je vous salue, mes chers confrères, persuadé que ma missive n'aura aucune influence fâcheuse sur l'économie nationale de notre benoite Belgique. Aux douze illuminés qui vont probablement me répondre, je dis d'avance merci. Mais, de grâce, n'espérez rien de moi, mes chers, je suis mal placé pour faire des miracles. Surtout ne vous découragez pas. Souvenez-vous de ces vaillants Espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle et répétez après eux et avec moi : "Dieu reconnaîtra les siens !".

ROGER AVERMAETE